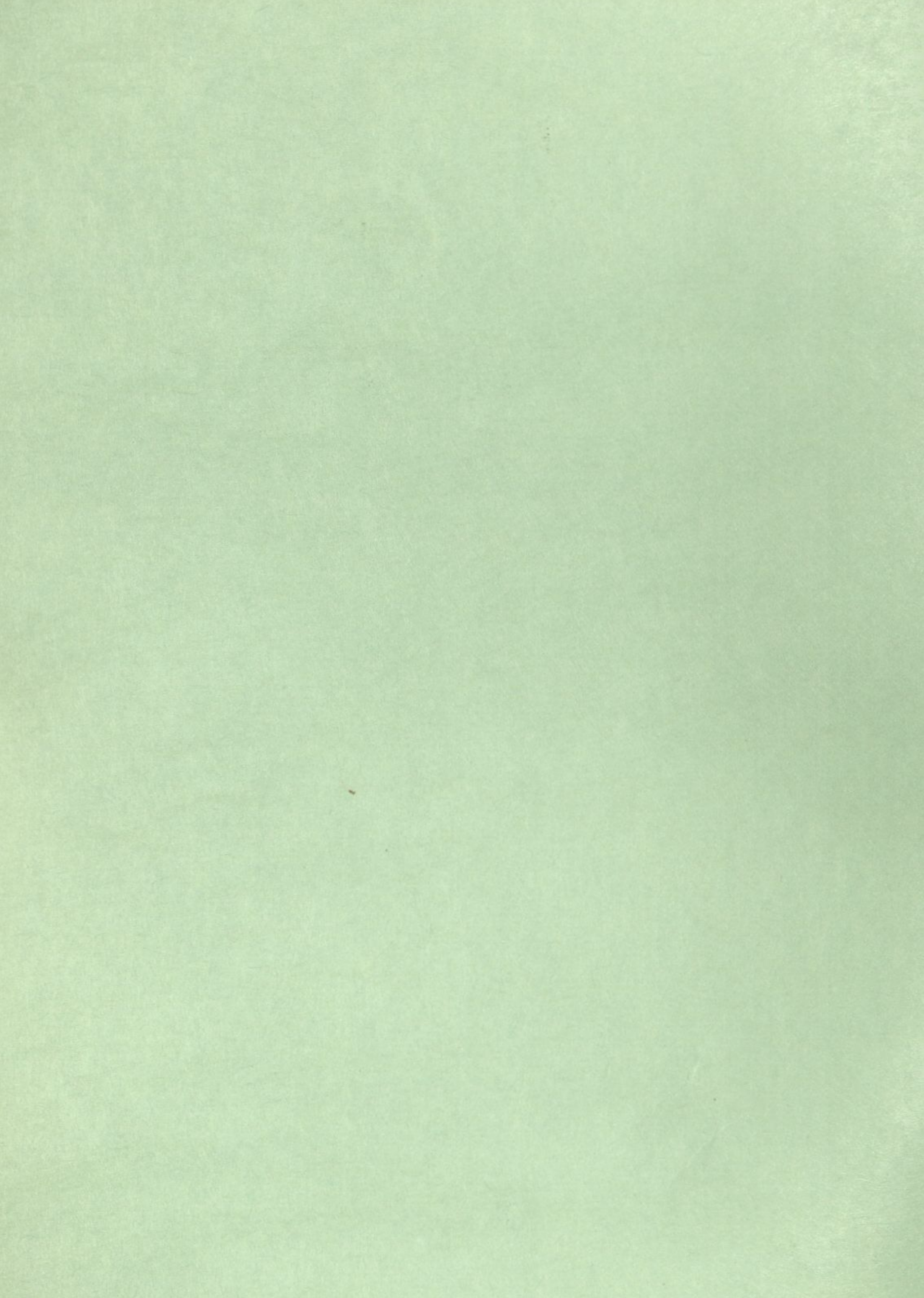
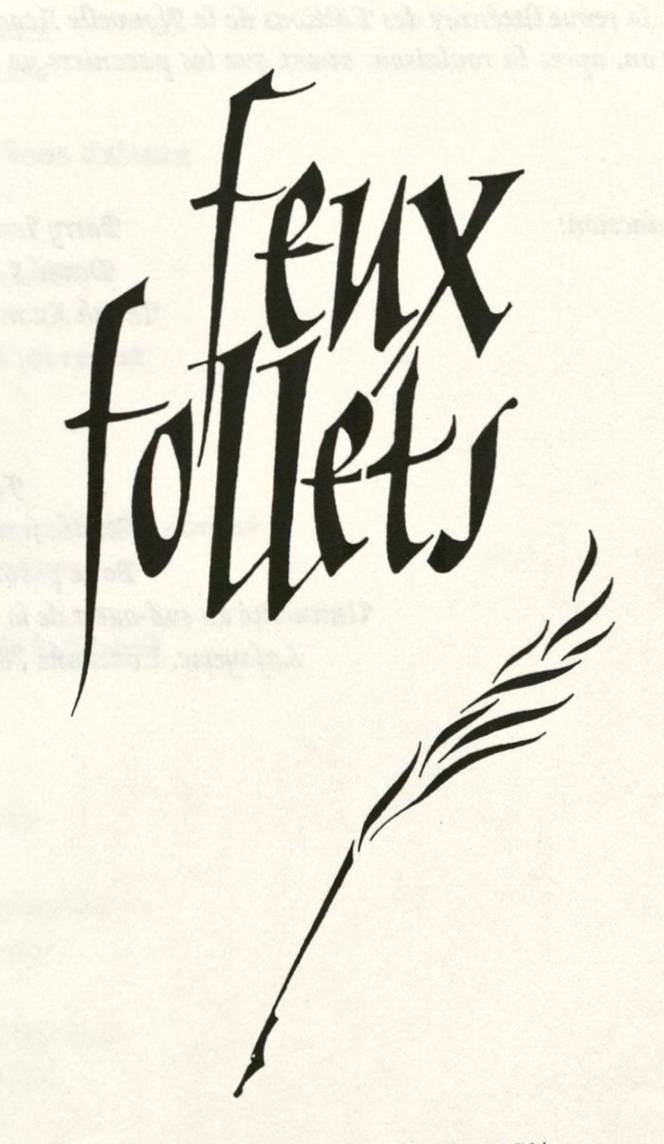


numéro quatre




feux
follets

Feux follets, la revue littéraire des Editions de la Nouvelle Acadie, paraît une fois par an, après la roulaison, avant que les pacaniers ne remettent leurs feuilles.

Adresse:

Feux follets
Études francophones
Boîte postale 4-3331
Université du sud-ouest de la Louisiane
Lafayette, Louisiane 70504-3331

Numéro quatre
printemps 1994

Sagittaire Sous Balance *1*
D. J. Clifton

Feuilles mortes *2*
Si... *3*
Esquisse d'un regret *4*
Timy (So)²

Les Fils *5*
Quand mes ailes ont poussé *9*
Beverly Matherne

Les Ailes de la liberté *10*
H.

L'amour *11*
Jamie Lejeune

Counterclockwise *12*
May Waggoner

La tombée du jour *14*
François Gentil

Maïs tend' *15*
John François

La route d'évacuation *19*
Le capot *23*
Charles Larroque

Notre Dame du tableau de bord *26*
Zénon Chéramy

Les terres chaudes *29*
Scott Cooper

Les petits vent du nord *30*
Earlene Broussard

Quel miracle, que chaque matin *32*
Loula Burton

Café *33*
Heather McLelland

La ferme de Nanny et Parrain *34*
Julia Swett

Sur Myrtle Place *37*
Chère Mom, *38*
Brenda Mounier

Le cadavre immortel *40*
Mario

Fish scales on the floor 42
Desnoyer Malo

Histoires et cicatrices 43
Aaron Meche

Histoires et cicatrices #2 44
Lafcadio Meche

Gombo Zhèbes 45
Alton Semien

Pou pâlé pas tou parole 46
Djamal Granger

Après le proto-hippie clan est gone 47
Erik Charpentier

Énigme 48
Iysha Givens

Aube 49
+Hiérogrammate- 50
Illusion 51
Chrisitan W. De Prins

H. W. Longfellow, boulanger *couverture derrière*
Jean Arceneaux

Sagittaire Sous Balance

à l'honneur à Ulysses.

Ein jour
la vision
de rédemption
s'est passé,

Eine bande de Soleil
qui brille
dans la boue
de la condition humaine.

Ça brille,
Ça passe.

Si t'as la bonne chance,
tu l'aurais vue.

D. J. Clifton

Feuilles mortes

Des feuilles volantes volent en
Chantant une chanson sans son
Songeant à leur vie changeante
Devenue inchangeante au fond
Sans qu'on sache pourquoi
Ces feuilles sans taches
Qui d'abord se fâchent
S'entassent à froid
Sur la menteuse table
Ô lamentable table menteuse
Vois-tu comme elles
Ont de la peine
Ces feuilles en masse qui s'amassent
Puis qui se ramassent
Avec peine à la pelle
Vaut-il vraiment la peine
De se demander pourquoi
Ces feuilles sont mortes de froid
Sur cette lamentable table?
Le poète à la plume autrefois incassable
A attrapé un rhume des foins
Et a mouru sans soins
Sur son joli lit de lilas
Un beau matin dans son villa
Sans avoir le temps
De découvrir le printemps.

Timy (So)²

Si...

Si j'avais
Un dollar
Chaque fois
Que je pensais à toi
Je serais
Millionaire
À présent
Et j'aurais
Bien plus de temps
Pour encore et encore
Ne penser rien qu'à toi
Seulement, à quoi
Cela m'avancerait?
Je ne serais
Qu'une machine à sous
Bête et sans âme
Non merci, sans façon.
Décidément
Je préfère rester
Comme je suis
Machine à rêves
Futile mais humaine.

Timy (So)²

Esquisse d'un regret

J'ai fait plus que la moitié
Du premier pas
Cependant
La part de mon égo
Qui restait encore
M'interdisait
De continuer
À l'autre bout du pont
Armé de ton sourire
Narquois et défiant
Tu ne bougeais point
Je souffrais en silence
Tandis que sur le pont
Le brouillard du temps
Tombait doucement.

Timy (So)²

Les Fils

Quand Jean-fils est revenu d'Espagne en '66
et n'a pas été tué au Viêt-nam,
papa a préparé un jambalaya et
a invité toute la ville à célébrer.

Pendant que le band jouait «Blueberry Hill»
et l'odeur de la bière Dixie remplissait l'air,
Jean-fils m'a pris la taille pour danser,
a dit combien j'étais jolie et intelligente.
J'ai bu ses mots. Comme tous les autres,
je voulais savoir tout sur les courses de taureaux
et les jambes longues sous les jupons flamencos.

Dehors, les pétards jetaient des étincelles
et s'élançaient dans l'air, les feux d'artifices explosaient,
les chars, pare-chocs contre pare-chocs, klaxonnaient,
la levée illuminée par des feux de joies énormes,
l'un après l'autre, jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Après la messe de minuit, pendant que mama
remplissait nos bols de gombo à l'andouille,
Jean-fils revenait à la maison
par un chemin de campagne.
Son ami d'école filait à toute allure, saoûl,
dans l'autre sens. Il n'a pas vu Jean-fils.
Le grand shérif a annoncé la triste nouvelle.

Personne n'avait plus envie du gombo chaud,
ni du riz, ni des patates douces, ni des pralines.

Le jour après Noël, les amis sont venus.
Nous avons bu du café noir et avons veillé
le corps de Jean-fils toute la nuit.
Pierre, qui apprenait à jouer à la pelote
avec Jean-fils, a pleuré, a vomi et s'est endormi
parmi les autres petits au pied du cercueil.
Ma sœur Michèle et moi, nous sommes mises à genoux
à côté de Jean-fils. Nous avons prié et chuchoté
au sujet de l'odeur de la mort et nous nous sommes
demandé si tout le monde le sentait mais n'osait pas le dire.

Le lendemain, les porteurs ont glissé
le cercueil de Jean-fils dans la tombe,
comme on glisse une casserole de pain au four.
La pluie était froide et noyait les rubans écarlates
sur les grandes couronnes de roses rouges
attachées au mur.

Ce printemps-là, mama à commencer à lire
des livres au sujet de la mort et de la souffrance.
Elle s'est adonnée à la tristesse avec
la même ardeur qu'elle faisait
le chemin de la croix pendant le carême.
Elle portait le noir et, un jour, elle a mis le chagrin
dans le boghei de bébé de son fils, a resserré

sa couilte à son cou et a poussé le boghei
hors de la chambre, à travers la cuisine et la cour
de derrière, passant par les clos de canne à sucre,
à travers les savannes, jusqu'aux
eaux de la ciprière au milieu des lis oranges.

Puis, elle a arraché le boghei à la ciprière,
l'a repoussé sur le Chemin du Fleuve, jusqu'à
l'église de Saint-Joseph. Elle a poussé un soupir
déchirant, la sueur perlant sur son front ridé.
Elle est montée les marches de l'église,
traînant le boghei derrière elle,
est entrée dans le portail de chêne,
s'est dirigée tout droit, s'est dressée devant l'autel,
sans s'agenouiller, a regardé Dieu dans les yeux
et Lui a crié «Maudit fils de putain!»

Les croyants se sont tus, elle s'est retournée
et a agité les bras terriblement,
«Au diable avec tous de vous autres!»
Elle est descendue de l'autel,
frappant le boghei contre les bancs.
Elle s'est arrêtée devant *La Pietà*,
qui tenait la dépouille du Christ;
dans sa main suppliante,
un chaplet de cristal brisait
les rayons de lumière de la rosace.

«Toi, toi...» sa voix s'est cassée.
Elle s'est jetée au cou de la Vièrge,
a pleuré à gros sanglots, s'est écroulée,
comme si elle avait été touchée par une balle.
Papa s'est rué vers elle, l'a prise dans ses bras.
«C'est pas grave, mama. Viens, allons retourner à la maison.»

Dix ans plus tard, quand les tumeurs de cancer
ont couvert le corps de Pierre,
mama s'est agitée de nouveau.
La mine effarée, elle a fouillé dans
les armoires, les hangars et à travers les clos.
«Qu'est-ce que tu cherches?» papa a demandé.
«Le maudit boghei de bébé,» elle a répondu.

Beverly Matherne

Quand mes ailes ont poussé

je me suis envolée
de ma galerie, montant
au-dessus du pacanier,

dans le ciel de la Ville.
Ma chemise de nuit ondulait
dans le vent tiède du Golfe.

Mes ailes ont tranché le soleil.
Debout, sur la galerie,
tu as levé ton fusil et as tiré.

Beverly Matherne

Les Ailes de la Liberté

Je souhaite souvent que j'étais un z-oiseau,

Pour écouter les sons en haut
que personne n'écoutait.

Pour avoir une liberté
que personne ne connaît.

Une liberté pour aller où personne ne va.

Avoir le droit de faire n'importe quoi.

Personne pour songer à moi.

Pour voler en travers du pays,
loin des frontières, de la civilisation.

Loin de tout le monde couillon.

Je souhaite que je pouvais les laisser
et aller voler en haut,

Aux ailes de la liberté.

H.

L'amour

L'amour est comme la fleur
Si doux et joli
L'amour est pour le monde
Si bon et gentil.

Je t'aime assez. Je vas mourir.
Si tu me quittes
Mon cœur me fera mal.
Je languis pour ton amour.

Ton petit bec doux
Ta main dans la mienne
Ta tête sur mon épaule
Après parler dans mes oreilles

Donne-moi une chance
Je vas pas te faire du mal
Reste avec moi
Jusqu'à la fin
Du temps.

Jamie Lejeune

Counterclockwise

Counterclockwise
on danse counterclockwise en Louisiane
jupes en cercles spiralent aux chapeaux de feutre
sourires et sueur et joues rouges comme du feu
et les touristes applaudissent
isn't that cute
to think that in America
and don't they talk funny

Counterclockwise
difficile à dire en français de France
en sens inverse des aiguilles d'une montre
contre les aiguilles d'une montre
contre la montre, disent les Cadiens
plus facile en anglais
mais les Anglais ne disaient rien
ils n'avaient pas de montres
indifférents ils regardaient partir les bateaux
avant de revenir
brûler les villages
la fumée montait au ciel
counterclockwise

Counterclockwise
à travers le temps
jusqu'au moment où la foule effrayée

les uns blottis contre les autres
bétail sur des bateaux
regardait monter en spirale vers un Dieu indifférent
la fumée des villages et des vies
regardait couler l'eau comme leur destinée
contre les aiguilles d'une montre
contre la montre
contre le temps
contre tout espoir
counterclockwise

May Waggoner

La tombée du jour

Le soleil, lentement, finit sa course quotidienne
Ses feux teintent d'un rose d'obsidienne
Palissant le ciel, où les oiseaux du soir
S'éloignent en un vol lourd et noir.

Le vent, doucement, faiblit son souffle mordant
Ses rafales ne courbent plus les arbres dénudés
Perdant leurs dernières feuilles, présageant
L'Hiver calme et sa lente froidure désolée.

Le ciel, obscurément, ternit ses dernières lumières
sa flamboyance se meurt au crépuscule effémère
Refermant sur le paysage un rideau d'ombre
Janus continue son chemin d'un pas sans nombre.

La nuit, patiemment, éveille ses bruits,
Son chant s'élève vibrant de la terre
Jusqu'à l'aube d'un jour nouveau.

François Gentil

Maïs tend'

C'était le milieu de l'après-midi et Danté Hébert travaillait dans son clos de maïs. Le vieux Cadjin était très fier de sa recolte. Son maïs était grand et joli, avec les rangs droits, bien piochés et nets d'herbes. Il disait à sa femme, Émilie, chaque fois qu'elle lui portait de l'eau à boire, "Regarde, ma chère 'tite crêpe, comment pleins les épis commencent à êt'! On pourra bien vite manger du maïs tend', hein? J'connais comment t'aimes ça!"

Et puis, chaque fois, sa 'tite crêpe disait, "Oui, donc!"

Émilie était bien fière de son mari, le meillleur récolteur dans la paroisse d'Acadie, sauf peut-êt' pour Valsin Boudreaux. qu'était leur voisin. Mais, elle aurait jamais dit ça!

Malheureusement, ce jour-là, quand Danté lui a dit la même chose encore, elle connaissait pas quoi lui dire. Bien inquiète, elle a dit, "Oui, donc, cher, j'peux pas espérer! Mais, il faut que j'te dis Valsin a passé c'matin et il a laissé une douzaine d'épis d'maïs avec moi. Il dit que le sien est paré à manger. J'pouvais lui refuser, hein, mon cher?"

Danté était bien étonné. Il pouvait pas comprendre. "Mais, " il dit, "j'ai planté l'mien avant lui! Le sien peut pas êt' paré à manger!" Il a regardé sa femme. "Tu les a 'érobés?"

"Non, mon cher, pas encore! Ils sont toujours dans l'sac! J'ai pas seulement regardé!"

Mais Émilie avait menti. Elle avait 'érobé un épi et l'avait trouvé parfait, juste bon à griller!

"Bien sûr qu'ils sont toujours trop p'tits!" Danté a dit.

"Valson les a cassés trop d'bonne heure en asseyant de t'montrer qu'il est meilleur récolteur que moi! C'est pas la première fois qu'il assaye à faire ça! Il est toujours après asseyer de dire que t'as pas marié le meilleur homme, ce fi' de garce!"

Eh ben, quoi faire? La jalouserie que Danté avait de Valson était hors de raison. C'était une affaire qui avait commencé depuis les deux courtisaient Émilie quand elle était fille. Elle avait choisi le mince et fier Danté plutôt que le gros et canaille Valson parce qu'elle savait que Danté était de bon cœur. Valsin, par exemple, s'avait souvent foutu de Danté et elle avait pas trop aimé ça.

L'année passée, Valson lui avait envoyé du maïs tend', avant que çui-là à Danté était paré. Danté avait pris ça dur, comme une tape dans la figure, un affront à sa récolte, même un affront à sa virilité! Danté s'avait beaucoup fâché!

Alors, cette année-ci, Danté avait fait sûr qu'il avait planté son maïs avant Valsin. Il avait gardé un œil sur le temps et l'autre sur les activités de Valsin. Bien d'bonne heure en mars, avant qu'il pouvait êt' sûr qu'il aurait pas eu p'us de temps froid, il avait pris une chance et planté son maïs. Quelques jours après, il avait vu Valsin planter le sien.

Et asteur, ça! Quoi faire?

"Peut-êt', ma 'tite souris, il a pris le maïs d'une aut' place et il est après asseyer de nous embêter. Mais, on va 'oir, hein?"

Sa 'tite souris a parti pour la maison en pensant beaucoup dur quoi faire. Quand même c'était le maïs de Valsin ou non, ç'aurait commencé du tracas. Elle aurait pas dû lui dire. Elle connaissait comment il était. Danté, une fois, avait voulu

tirer à coups de fusil la vache à Valsin qu'avait entré dans sa savane. Il avait fait serment que Valsin avait fait exprès de la lâcher. Elle aurait dû donner le maïs à Boudin, leur grosse truie et pas dire rien du tout!

En passant le clos de maïs, elle a eu une idée. Faisant sûr que Danté pouvait pas la 'oir, elle a cassé une douzaine d'épis ici et là-bas. Elle les a mis dans son tablier et s'a dépêché à la maison. Une fois là, elle a ôté le maïs du sac que Valsin lui avait donné et a caché le maïs sous la galerie. Là, elle a pris le maïs qu'elle avait cassé dans le clos et l'a mis dans le même sac sous la table.

Ce soir-là, Danté est rentré plus de bonne heure que d'habitude. Le sac de maïs à Valsin l'avait rongé toute l'après-midi et il était hors de lui-même.

"Où l'maïs!?" il a demandé aussitôt qu'il a rentré.

"Ici sous la table," dit Émilie.

Danté a ramassé le sac. "Viens, on va 'oir quelle sorte de maïs c'est ça."

Danté a sorti sur la galerie et a vidé le sac sur le plancher. "Umh! Ils sont pas pleins, tu peux dire!" Il en a 'érobé deux ou trois épis. "Hah! J'savais!" il a crié. "Ce fi' de garce! Ils sont pas parés! J'vas lui ramener sa merde!"

Émilie s'a mis à crier à crier à son tour. "Oh, mon cher, quitte ça aller! On va lui faire honte si on le ramène! Ça va juste faire du train! Allons donner l'maïs à Boudin, plutôt et oublier tout ça! "

"Quoi? Valsin a assayé de faire le grand, de s'gonfler après moi et tu veux m'dire d'oublier ça? Ho, non!"

Émilie a embrassé son mari. "J'ai une confession à faire, mon cher. Tous les jours quand j't'apportais de l'eau, j'guettais les épis sur le dernier rang, le rang qu'a le plus de soleil, tu connais? Ces épis-là étaient plus mûrs que les autres. Depuis avat-hier, j'cassais les plus gros épis. Je voulais t'surprend' à soir avec du bon maïs tend', ton maïs tend' à toi!"

Émilie! Quelle 'tite diablesse t'es! Et où est c'maïs?"

Sa diablesse s'a mis à quat' pattes. "J'les gardais ici, sous la galerie où ils pouvaient rester frais! Viens 'oir!"

Danté s'a accroupi et a vu le 'tit tas de maïs. Il a pris un épi et p'is il l'a 'érobé.

"Ho, ho, 'Milie! Je peux dire que çui-là est parfait! Ho oui, on va manger ça à soir, ma 'tite poule!"

Danté a regardé avec dédain le tas de maïs sur la galerie qu'il croyait êt' pour Valsin. "Tu veux pas que j'lui ramène sa merde?"

"Pourquoi, mon cher Danté? Regarde donc comment ça fait de la peine! Ses épis sont si p'tits!" et sa 'tite poule s'a mis à rire.

Danté a sauté sur la galerie et pris à coups de pieds le tas de maïs qu'il croyait êt' pour Valsin. Quand tous les épis étaient épaillés dans toute la cour, il a pris un grand souffle.

"Là," il dit, "J'me sens mieux!"

John François

Route d'évacuation

Le convoi de chacals s'arrête
devant la galerie détraquée
Scie mécanique à la hanche
un coureur d'ouragan
surveille les œuvres posthumes
avec l'œil appréciatif du connaisseur.
Le Hurleur est passé dans la nuit.

Tout est écorché, épluché
les cicatrices du passé
clignotent rose-verdâtre
au soleil détaché.
Les arbres morts jonchent le sol
leurs râlements de branches protestent encore
les derniers bourrasques de la tempête.

Nous, on se laisse jongler des rêveries en désarroi
comme si on était des fourmis rouges
notre nid fraîchement chambardé.
On n'est pas brave mais plutôt farouche
dans notre bougeotte spasmodique
aux battements grêles
des vies fracassées dans le vent.

Sous l'œil aveugle du Balayeur des Cieux
on a imploré à gros sanglots

la purge du confort et de l'indifférence
qui s'infiltrent dans le pays
comme la poussière empoisonée
qui s'étend sur la récolte
et qui coule jusqu'aux racines les plus profondes.

Entourée de cierges aux flammes vacillantes
notre jouissance fut accaparée
par des images d'un monde crépusculaire
où les bavardages de véranda
tamisés par les moustiquaires
se fondaient dans le charivari des cigales
pontués par le craquage de quelqu'un
qui cassait des pacanes.

Et les chênes géants
vaisseaux voûtés du Temps
la mousse suspendue comme des scapulaires
jusqu'à la terre noire et vaseuse
où ondulent les racines serpentines
on se sentait à l'abri des marchands de misère
c'était un acte de foi- un acte de Dieu.

Elle dit ses prières, Notre Dame des Sept Douleurs
en épluchant son chapelet de fèves plates
et dans sa langue maternelle devenue mono-parentale.
Elle souffre, la vieille, d'une trop bonne mémoire
qui s'humecte d'illusions d'asile

tandis qu'elle est violée en plein jour par ses enfants
parce que pour eux,
se souvenir, c'est mourir.
Et aujourd'hui, une vague à l'âme semble traverser le bayou
on dirait une plainte d'accordéon
et il y a de la vérité dans ces notes souffrantes.
Mais la symphonie pathétique n'est que la dissonance
des scies mécaniques et le fausset d'une sirène
qui nous emporte dans un effet Doppler
et qui nous trompe… encore.

Nous sommes en panne
et nos vies tronçonnées et troublées.
On se traine battu
pendant que les frégates à plumage sombre
juchés sur les dégâts
continuent à déchiqueter
les dépouilles déracinés.

Le dérangement maintenant beaucoup moins grand
le chacal monte dans son camion, sa corvée achevée.
Un garde de la milice
serré comme un boudin dans son uniforme camouflé
lui hoche la tête.
L'abattoir au rétroviseur
tout est revenu au normal.

Sous le poids du débris sacral

on cache mal les tressaillements
quand on hale tout à la crémation
là, où flotte le voile du drap mortuaire
pendant trop longtemps
au-dessus de la mer mutilée
de cannes à sucre.

Les cendres des rameaux
sont maintenant en poussière
et notre purgatoire on l'ignore.
On se confesse bien les fréquences
mais pour quels péchés?
Est-ce qu'on rejoint la procession?
Est-ce qu'on peut toujours communier?

Charles Larroque

Le Capot

Il y avait un capot dans l'armoire de ma chambre- mais il n'est plus là. Il était beau, mon capot. C'est ma grand-mère qui l'a fait. Ça a été fait de coton ramassé par grand-père et son fils, mon père.

Je portais souvent mon capot. Il était chaud en hiver et juste bien les nuits fraîches du printemps. Je le portais le dimanche comme mon grand-père, tous les deux sur la galance après le dîner. J'étais fier de mon capot.

Je perdais souvent des boutons parce que j'aimais ça toujours bien boutonné. C'est comme si ça faisait parti de ma peau. Mais ma mère était toujours là pour coudre d'autres boutons. Je la regardais faire et je ne lui ai pas dit mais j'ai compris qu'elle le faisait avec amour.

Les années passaient et ce n'est pas moi qui grandissais mais, on aurait dit que c'était mon capot qui rapetissait. Mais je le portais quand même, même si la couleur avait beaucoup pâli.

Un jour, en allant à l'école, le chien des Amércains d'à côté m'a mordu. Je passais devant leur maison chaque jour et il a toujours jappé après moi comme un déchaîné. Ce jour-là, quelqu'un a ouvert la porte de la barrière et enfin, il m'a eu, le chien des Américains. Ça m'a fait mal pire que ça mon capot était déchiré. C'est là que ça a commencé.

Ce soir-là, le monsieur américain est venu chez nous. Et oui, bien sûr, le chien a eu tous ses *shots* et qu'il n'avait pas de danger. Il a offert un billet de cinq piastres à mon père. Mes

parents se regardaient une seconde et puis, mon père a pris l'argent.

Le lendemain, j'ai demandé à ma mère de rapièceter le capot. Mais elle ne voulait pas. Elle disait que le trou était trop grand et que le capot était trop vieux. Et puis, il y avait des taches de sang autour du trou où la bête m'a mangé. Je ne comprenais plus rien. Ma mère voulait jeter mon vieux capot, mais elle a passé la nuit à essayer d'enlever les taches de sang. Mais les taches ne sont jamais parties.

Pas trop longtemps après, ma grand-mère est morte. Aux funerailles j'ai porté mon capot pour aller porter son corps. C'est moi-même qui ai mis le *patch* pour fermer le trou du chien. Les boutons se tiraient avec le poids de ma grand-mère sur mes épaules.

Quelques jours après l'enterrement, mon capot a disparu. J'ai demandé à ma mère pendant qu'elle faisait la vaisselle. Et sans me regarder, elle m'a demandé si je voulais, à la place, un beau *coat* neuf comme dedans le catalogue de *Sears and Roebuck*. Je regardais par le châssis de la cuisine et je n'entendais plus ma mère. Tout ce que j'entendais c'était les chiens dans le voisinage qui se parlaient dans une langue que je ne comprenais pas.

Le beau 'tit *coat* de *Sears and Roebuck* me faisait bien. Et puis, il y avait même des petites poches dedans où je pouvais garder mon *wallet* avec le portrait de Cary Grant dedans. Et tout le monde à l'école portait des beaux 'tits *coats* juste comme moi.

Mais je l'ai trouvé mon bon vieux capot. Une journée

chaude vers la fin de l'été j'étais après chercher la faucheuse dans la petite bâtisse quand je l'ai vu. C'était dans une poche de pommes de terre où on gardait les vieilles drigailles. Drette là avec les vieux calçons de mon père! Tout seul dans la petite pâtisse, j'ai braillé pour la dernière fois de ma vie. Après ça, je suis allé faucher toutes les herbes- chez nous et à la maison de défunte grand-mère.

Charles Larroque

"La vraie souffrance existe seulement
lorsque deux civilisations rentrent en collision."
-Herman Hesse

"Le colonialisme réduit la culture du peuple conquis
au niveau de folklore et de propagande."
-André d'Allemagne

Notre Dame du tableau de bord

Au bout du tunnel des chênes barbus, un peu sur la gauche, un bleu néon fait la réclame pour la bière qui a rendu Milwakee célèbre. Une Cadillac, jaune sous sa couche de poussière, plonge droit devant elle avec abondon, ignorant les panneaux, *"Drive Carefully Substandard Highway"*. Elle vogue comme un bateau à la dérive dans une mer vengeresse. Les langues de feu descendent sans discretion, frappant le conducteur de plein gré à travers le toit amovible. Bientôt, il commence à parler un langage dont seul Dieu Lui-même décèle la douceur. Sa route est longue et lassante mais il continue à rouler sur les vapeurs d'essence; son reservoir est quasiment vide; la jauge n'a jamais marché. Son cœur imite les battements de sa langue contre son palais somptueux, délectant l'amertume de sa chanson de réglisse. Le rétroviseur lui renvoie le trou béant de la nuit qui le ratrappe au même rhythme de sa fuite. La radio a capté une station hispanique. Il ne la comprend pas mais il l'écoute quand même. L'accordéon lui rappelle quelque chose, les voix stridentes lui rappellent quelqu'un. Il regarde par-dessus son épaule droite; l'enfant dort.

Son regard revient sur le tableau de bord, attiré par la voix de la statue de Marie collée dessus. Elle lui dit de s'occuper de ce que la route lui offre devant, le reste n'ayant pas beaucoup d'importance. Même pas son Fils ne peut changer ce que l'on laisse derrière soi. Les yeux devant. Elle lui demande d'éteindre cette radio qu'il ne comprend pas, que cela lui casse les oreilles de toute manière. Le bruit pour le bruit est néfaste pour la tranquilité de l'âme, dit-Elle. Mais s'il y a une chose qu'il abhore plus que le chaos, c'est le silence. Un silence assourdissant, un silence brutal. Et puis, le silence, ça lui rappelle l'ouragan Betsy de son enfance. Pire que le vent qui s'époumone, pire que la pluie qui déluge, pire que le débris qui s'épaille, il y a le silence, le calme mort de l'œil. Ce halo bleu qui permet à Dieu d'y voir clair, de faire les comptes, de reprendre souffle et de recommencer dans l'autre sens. Il sait ce que peut faire cette haleine du Diable: accrocher des femmes par les cheveux aux branches d'arbre; arracher des bébés des bras de pêcheurs; ou laisser tranquille une vieille cabane en bois pourri à côté d'un tas de drigaille qui était une maison bâtie avec soin et amour. Et dire que des fous veulent faire la fête pour ça! Qu'on nomme des équipes sportives en son "honneur" (horreur)!

Le bruit, ça le connais. Élevé par Lassie, Ed Sullivan, Gilligan's Island, Hogan's Heroes, et d'autres parents télévisés succédanés, il a besoin de ce fond sonore qui l'empêche d'aller au fond de lui-même. La télé qui marche la longueur de la journée, ça ne lui fait pas peur. Bien au contraire. La télécommande le comble d'extase.

Au lieu de fermer le poste, d'obéir tout-à-fait, il pèse sur

le bouton «Search». Un prêcheur baptiste veut lui sauver l'âme et l'argent; un cowboy proclame l'énormité de son amour en peignant sur un château d'eau un cœur de dix pieds avec une peinture verte que l'on utilise, en temps normal, pour enjoliver les tracteurs John Deere; une grande gueule mégalomane lui explique que les Communistes vont toujours dominer le monde mais, la ruse ô combien diabolique! ils ont changé de nom, alors il faut rester vigilant; deux ou trois chansons d'il y a quinze ans, récemment reprises, et qu'il déteste toujours; une publicité pour apprendre l'espagnol par les chaussettes ou la lecture par la dépendence phonétique ou quelque imbécilité dans ce registre.

"Le silence rend fou peut-être, se dit-il, mais je suis pas rendu au bout encore." Pour creuser l'écart un peu plus, il met une cassette de Tracy Chapman et la chair de poule picore son bras.

L'éclat jaune que ses phares lui renvoient d'un autre panneaux le met en garde, en cas de temps froid, contre un verglas théorique sur la chaussée du pont qu'il s'aprête à traverser. "L'état peut manquer d'argent, mais les politiciens ne manquent pas d'air, pense-t-il. Pour un pays qui voit la neige une fois tous les dix ans, c'est un peu exagérer, je trouve. D'ailleurs, ça doit être le cousin du gouverneur qui a le monpole sur ces panneaux. On devrait élire quelqu'un qui a un oncle avec une machine à réparer les routes."

Marie lui dit de s'occuper plutôt de sa propre parenté.

"Je ne fais que ça, ma mère, dit-il, je ne fais que ça."

Zénon Chéramy

à suivre

Les terres chaudes

Enterre-moi les pieds dans ta vieille boue noire, O Louisiane.
Je veux bien rester…
Ici parmi tes fils d'ébène et de bois de chêne blanc
Rougis, brûlés par ton soleil trop convainquant.
Rester, à peine enraciné, incité par ton vent trop connaissant.
Plante-moi les pieds dans ta boue noire, O Louisiane.
Trop vieille d'être innocente.
Je veux bien rester ici…
Laisser les dures cannes à sucre vertes
Pousse autour de mes jambes jusqu'au moment où je goûte la
sève.
Les feuilles tranchantes me mordant jusqu'au sang…
Sang mâle, distrait, chaud, sans magique
Te tombe goutte à goutte
Sur le sol où je reste debout
Avec le goût de mélasse sur la langue
Et le chant du récolteur hâlé dans les oreilles,
O Louisiane!

Scott Cooper

Les petits vents du nord

Oh, que j'aime les petits vent du nord qui apportent les journées brillantes et soleillées d'automne. Sur ces petits vents du nord se trouvent les odeurs de la culture, ma réalité louisianaise.

Parce que les petits vents du nord veulent dire qu'on aura sûrement une invitation du voisin à un bon gombo. Les odeurs délicieuses des roux qui brunissent dans les fonds des chaudières noires où bientôt vont se trouver des bons gombos chauds pour chasser le froid du corps-- ces odeurs délicieuses circulent dans chaque voisinage avec les petits vent du nord. Dans les petits vents du nord d'automne, on sait quand il y a un bon rôti de cochon dans la chaudière du voisin. Il peut pas se cacher. On peut pas le manquer.

Oh, en automne, les bons petits vents du nord me réchauffent le cœur avec ses odeurs même quand ils me gèlent le corps.

Les odeurs du bois qui brûle dans les cheminées-- du chêne, du pacanier, peut-être du laurier. La petite boucane qui s'échappe de la cheminée, la petite boucane qui se bat contre le froid, qui se marie au petit vent du nord en automne...

Et pas bien loin dans mon passé, les odeurs du feu qui ronfle autour de la chaudière à trois pattes de la boucherie où les couennes bouillonnent et pétillent pour devenir des gratons gras qui feront de la graisse en moi pour pas avoir froid en hiver. Un gras qui me réchauffe comme le feu du foyer qui brûle dans la cheminée, la petite boucane qui s'échappe, qui se bat contre les

petits vents du nord qui m'apportent les odeurs de ma culture.

Les odeurs de la roulaison. Les clos de cannes qui brûlent. La boucane épaisse et humide du matin, pénétrée par le soleil, rafalée par le vent, emportée ici et là. L'odeur du jus de canne qui bouille dans les grandes chaudières de Steen au bord de la Vermillon, bien vite devenu du sirop pour les pralines de tac-tac et de benné, qui vont nous réchauffer pendant les grandes soirées entre l'automne et l'hiver.

Et c'est pour cela que les petits vents du nord m'appelle dehors, dehors au froid. Ce sont les petits vents du nord qui m'entourent d'une chaleur culturelle, qui renforcent en moi mon identité louisianaise dans ce pays du sud-ouest, qui me remplissent de vie et de force pour passer l'hiver, pour arriver au printemps.

Oh, que j'aime les petits vents du nord qui apportent les journées brillantes et soleillées d'automne. Sur ces petits vents du nord se trouve les odeurs de ma culture, ta culture, ma réalité louisaniase, ta réalité louisianaise.

Earlene Broussard

Quel miracle, que chaque matin

Quel miracle, que chaque matin
Quand le soleil réapparaît,
Derrière l'arc de l'horizon
L'astre du jour
Brille avec force;
Les arbres s'élancent vers le ciel
En écartant leurs branches
Pour recevoir la lumière glorieuse
Comme un homme haletant,
Avide d'air.
Les fleurs se réveillent
Doucement, lentement
En s'étirant sous l'astre doré…
Et mon amour,
Près de moi.
Des rayons de soleils jouent dans ses cheveux
D'or et de cuivre.
Ses yeux verts comme un étang
Brillent avec amour.
Sa peau, près de la mienne,
Douce comme celle d'une rose fraîche.
Parfaits et forts comme les branches qui se pendent
dans les nuages,
Ses bras me tiennent
Et mon nom danse dans sa voix
Comme la mélodie du matin.

Loula Burton

Café

Un très grand
Très noir
Très beau
Scarabée
S'est traîné à travers une table de café
Jusqu'au moment où
Il a été réduit de taille.
Mon attention a été
Fixée sur un émouchoir
Connecté à un bras
Qui appartient à la serveuse.
J'ai bu lentement
Ma tasse de café très fort
Jusqu'au moment où
Je me suis levé pour aller dehors.
Le vent était frais, les oiseaux chataient
Mais quand je suis sorti au
Soleil Brillant
J'ai été
Aplati
Par un bus qui passe.
J'ai ressemblé au scarabée.
Je suis resté là, dans la rue
Jusqu'au... ?

Heather McLelland

La ferme de Nanny et Parrain

Il y a une maison blanche de bois avec des volets verts et une ambiance d'attrait. Cette maison se trouve au milieu des champs et des bois, entre Eunice et Basile. Elle est entourée d'une ferme, qui est vraiment belle. Une fois, c'était ahurrissant-- il y avait toutes sortes d'animaux: des poulets, des cochons, des vaches, des chevaux, des chats, des chiensdes pigeons et des enfants qui couraient partout. Dans mon esprit enfantin, cet endroit était un mystère d'amour et d'amusement: les secrets de la vie.

Les vieux qui habitent cette ferme s'appellent "Nanny" et "Parrain". Ils ont eu beaucoup d'enfants qui maintenant des adultes et qui donnent des petits-enfants à leurs parents. Nanny et Parrain sont, d'une façon, mes parents. Ils m'ont enseigné leur façon de vivre, la vie des Cadiens. C'est simple, mais joli.

J'ai visité Nanny et Parrain souvent, presque chaque jour, parce que j'habitais de l'autre côté du bois et de la rigole, qui était pleine d'eau pendant l'hiver, et en été, pleine de boue. Le bois était un peu clairsemé, mais, néanmoins, on peut trouver beaucoup de choses à faire. Je me souviens d'avoir joué avec des os blanchis des vaches et avec de la vieille machinerie de la ferme. Il y avait beaucoup d'arbres qui étaient bons à grimper. Les champs aussi, appelaient à une sorte de liberté à laquelle il était difficile de résister. Ma sœur et moi, nous étions vraiment des garçons manqués.

Chaque fois que nous arrivions chez Nanny, elle avait un dîner prêt pour nous. Il y avait toujours du riz, du pain et

des légumes-- habituellement du maïs, des tomates et des concombres. Elle faisait du gombo, du court-bouillon de barbue et de l'étouffée aux écrevisses, mais surtout, j'avais un penchant pour les frites. Quelquefois, elle me laissait couper les pommes de terre pour elle.

Nanny poussait presque tous les légumes qu'elle utilisait dans la cuisine; elle avait un grand potager dans lequel il y avait aussi des choux, des haricots verts, des navets et des poivrons. Parrain a fabriqué des épouvantails créatifs pour le potager. Nanny et Parrain avaient aussi un grand jardin qui s'étendait tout le long de leur propriété. C'était énorme! Il y avait toutes sortes de fleurs, d'arbres, de buissons et de vignes. C'était magnifique! Maintenant, c'est un peu plus petit, mais néanmoins, c'est encore varié et joli. Je jouais souvent dans le jardin avec ma sœur.

Dans un coin du jardin, il y avait une grand balançoire blanche sur laquelle nous étions habitués à grimper. Je suis souvent tombée, mais, obstinément, je continuais d'y jouer. À droite de la balançoire il y avait un étang profond, où beaucoup de poissons s'hébergeaient. Nous les avons pêchés.

J'avais quelques responsabilités à la ferme. Je devais nourrir les poulets et les chats, ramasser les œufs des poules et aussi des fleurs pour décorer la maison. Il n'y avait pas de décorations complèxes ou chères. Tout était simple et rempli de beauté et de sens pour Nanny et Parrain. Ils étaient très religieux et retranchés dans leur façon de vivre: la simplicité, le sacrifice, le travail dur et les joies de vie.

Maintenant, il n'y a plus de vaches, chevaux, cochons,

pigeons, etc. Il y a encore beaucoup de chats et peut-être une poignée de poulets. Il y a, de temps en temps, un ou deux enfants qui jouent sous le poirier, où, jadis, j'avais joué. Les gardiens de ce havre sont vieux, mais ils sont aussi pleins de vie et de souvenirs.

Je dois garder en mémoire cette histoire. C'est une façon de dire que j'apprécie Nanny, Parrain et les valeurs qu'ils m'ont données, même après leur mort. C'est pour ça que raconte cette histoire et je vais la raconter à mes enfants, quand le temps arrivera.

Julia Swett

Sur Myrtle Place

Gentillement soufflée
    poussée
    traînée
    bousculée
    dirigée
    parfois excitée
par le vent
    du printemps d'automne...
En dansant
En sautant
En culbuttant
En caracollant
En faisant
    du ballet.

Oui.
Eh oui.
Même en pourrissant
    excite
    agite
    choque...
    les narines...
nous embête
nous empêche
    de l'oublier...
ET
la petite feuille morte
vit toujours.

Brenda Mounier, le 15 octobre 1992

Chère Mom,

Y a que'que chose
j'dois t'dire

quand-même j'connais
qu'tu peux pas lire
          ni écrire
en français
en anglais.

Tu nous as donné "L'pays dans la jogue"
comme dit la chanson...
Toujours bien soignées
          bien élèvées
          bien montrées
          bien parlées
Et
EN FRANÇAIS!

T'as jamais appris l'anglais
ça fait...
on peut rien t'rapprocher
comme les autres <u>fait</u>
aux autres...

Et asteur
moi et mes sœurs

on s'parle en anglais
quand t'es
là,
chère Mom.

ET
si ÇA ça fait pas
l'affaire
on va espéler
à haute voix
pour tu comprends pas
ÇA
on dit!

Et oui.
C'est comme ÇA qu'on t'remercie…
l'ironie
de la vie
Ça me fait de la peine pour toi.
Pardonne-moi, Mom.
Pardonne-moi.

Brenda Mounier, en juillet 1993

Le cadavre immortel

Le marteau et la musique me frappent.
Des morceau de tissu (de peau?) pourrissent
dans le fond de nos tiroirs.
Une autre vie se déchire
entre nos mains
pourtant délicates mais surtout inconscientes
comme un enfant qui étrangle un chat.
Une coquerelle
marche lentement
sur un moustiquaire
image commune,
mais il y a beaucoup plus,
indescriptible,
indicible.

Voilà l'instant insaisissable.

Et si je vous dis que
j'ai tué ma mère.
Et si je vous dis que
j'ai battu mon père,
dans une ruelle,
je l'ai laissé, ensanglanté,
dans un caniveau
rempli d'eau.
Ce n'est qu'une aspiration.

C'est-à-dire: c'est ainsi que
je voudrais mourir.
Battu,
dans une ruelle,
écroulé,
près du trottoir,
certainement saoûl,
la pluie qui tombe sur moi,
et le sang,
partout,
à New-Orleans.
Ce qu'il y a de plus beau.
Sur l'inondation du moment,
mon corps flotte
et
disparaît dans le Mississipi.

Je suis le cadavre immortel.

Mario

Fish scales on the floor

Debout les jours pendant les clos
Quelque chose de loin
De creux
Fracturé qui semble pas
Laisse mon bon repos à plus tard

Près là
Perche de crabes
Chevilles des huîtres
Grand maïs pas mauvais

Et puis
Grand vent en travers
La nuit d'écailles de poissons dessus le plancher
Pour faire l'amour comme les bananiers de poivre
Alors que les perroquets poussent
En travers l'asphalte

Tout côté farouche de tout quelqu'un
Etendu dans moi

Desnoyer Malo, 8/03/93
(la langue dans Marais Bouleur
et le reste après voyager la
frontière Texas-Louisiane)

Histoires et cicatrices

M'aperçois projeté en travers
La fênetre d'une lanterne
Sur la surface du crâne de couleur libre
Inscrit de la fracture

Répété derrière ma cigarette
Manière l'aiguille arrêtée sur un mot
D'un vieux 78

Saisi par mon dénouement
Dans l'énigme d'un meutre
Sous tropical enfermé dans

Tout quelque chose de silence sur
Les pattes d'écrevisses ou sur
La nuit de carapace des huîtres
Et puis avant ou après:

Aaron Meche, 08/8/29
Marais Bouleur

Histoire et cicatrice #2

Recouvert par un masque de l'alcool
Bougre a un marais à l'endroit
De la bouche
Doucement le marais coule de sa figure
Et répand le plancher
D'autres détails de dénouement de
Meutre sous tropical

Zozo attrape bougre par le cou
Pour danser elle glisse le
Marais et ouvre sa petite boue douce
Ce qui me ramène dans la Nouvelle-Orléans
Une nuit ayoù j'ai avalé des tas de
Putains déportées de l'Alabama
Les déportées tissaient les cheveux
Des touristes le jour et la nuit
Ça maquillaient leur sexe pour l'éparpiller
Selon des arbres en haut les branches
Manière pour décorer l'aube à l'hiver

Lafcadio Meche, 09/09/17, Coral Springs, FLA

Gombo Zhèbes

Les peaux métissées perdues
Dans les mèches de cans de bière
Et de bouteilles qui suent
Traînent les

Souliers baldaquins
Dessus le dancefloor encore
Et goûtent le riz des passés

Yeux criminels guettent l'affaire
Canailles nègres braillent pour détonnations
De poudre sur chemises en cocodries marinées
Dans des barils de bois
Cernés de fer

Alton Semien, 09/01/93
Houston, TX

Pou pâlé pas tou parole

Veuve près
De la coulée
Lance de l'okra dessus mon windshield
Arrête mon char en foutant
Des crabes dans le carburateur

Elle porte la robe
À parasol et ça essuie
Mes larmes qui coulent pour
Une fille plus croche que
Les hameçons

pour S.T.

Djamal Granger, 01/19/94
Bayou Manchac, LA

Après le proto-hippie clan est gone

Clairs yeux de l'océan
Et plage de long cheveux blonds
Fouettent mes joues
Se liquéfient dessus moi
Un peu vaseline d'avocadoes
En bas de mon ventre
Soie mauve évanouit sous mon lit

Dernier baiser sur le porche
A laissé ma bouche tendue
Picotements montés dans le ciel
Vert de la mémoire

pour Christie Blanchard

Erik Charpentier
01/21/94
Lafayette, La

Énigme

Le temps est
ma mère.
Elle m'aime
tous les jours.

J'ai voyagé
dans ses dimensions.
La Mère, Le temps
Elle m'aime

Elle a les cheveux très longs.
Je ne me trouve pas.
Je me perds dans
les cheveux
de ma mère.
Dans les cheveux
du temps.

Iysha Givens
le 12 décembre 1993

Aube

Plus haut sous la ramée
Du vieux saule
Une goutelette
S'accroche malgré elle

Se résigne et chute
Puis rebondit
Dans une fontaine
De perles fines

La rosée
D'une matinée
À peine commencée
Plus bas sur la chaussée

Chrisitan W. De Prins

+Hiérogrammate-

+l'ambivalence colorée des réactions sensorielles-
-au travers d'ellipses sonores d'étincelles+
+change les impressions électrisantes parfumées-
-de délicieuses affinités diamétralement opposées+
+comment supporter ce chantage somnambules-
-cataclysme artificiel de subtils préambules+
+dont les bouleversements de l'équilibre dialectique-
-périclitent dans une ambolie sismique+
+explosent instantanément dans un raz de marée-
-dépravant sans merci des vies bien amarrées+
+synthèse d'une équation du bien et du mal-
-qui s'entredéchirent à l'infini dans un tourbillon infernal+

Poème tri-dimensionnel dont l'originalité réside dans sa lecture par les électrodes positifs, par les électrodes négatifs, ou bien dans leur union électrisante.

Chrisitan W. De Prins

Illusion

Je pense à toi quand les flèches étincelantes
Du soleil miroitent sur la mer
Je te sens quand la lune brillante
Se réfléchit en rivières pâles sur la terre

Je te vois quand la poussière s'élève
Au loin sur le mont
Quand la nuit profonde enlève
Le promeneur sur le pont

Je t'entends quand fraîchement
La vague se brise avec indolence
Et j'écoute quand tout est silence
Mon cœur battre douloureusement

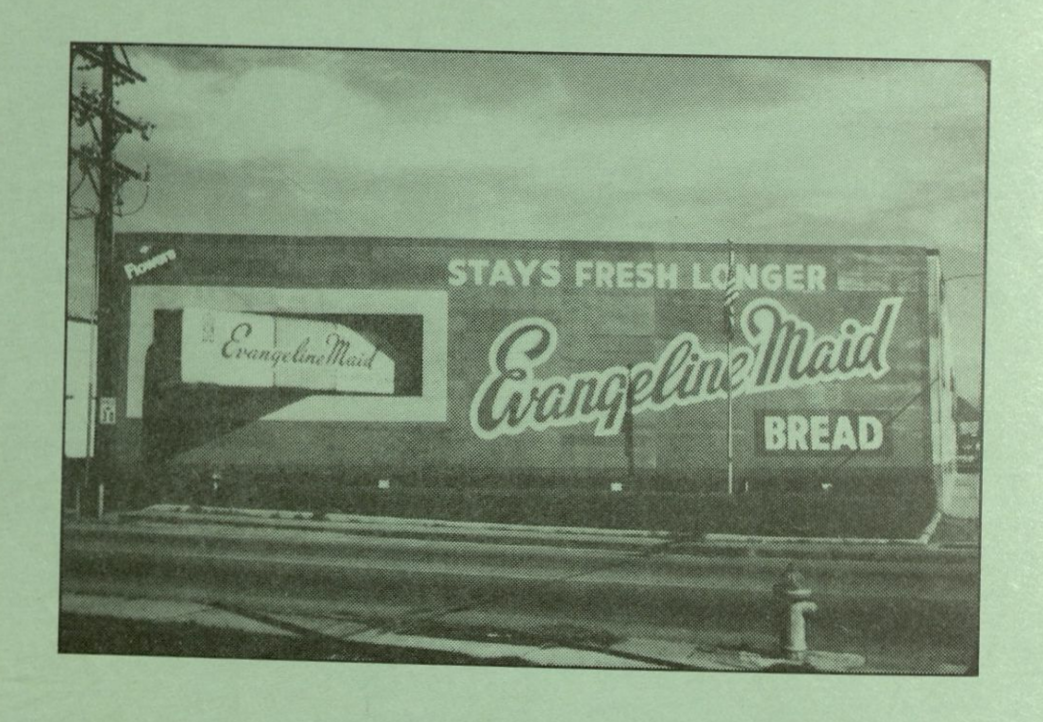
Le soleil amarante se couche
La lune souriante s'accroche
Ah, pouvais-tu être là!

Chrisitan W. De Prins



LaRm
PQ
3937
.L8
F482
no.4
1994

LOUISIANA ROOM
LIBRARY USE ONLY


Evangeline Maid
STAYS FRESH LONGER
Evangeline Maid
BREAD